

De cette philosophie scientifique, Dilthey adopte le principe. Il ne suffit pas que le philosophe recueille les résultats ou observe de l'extérieur les recherches de la science, il faut encore qu'il « mette la main à la pâte », qu'il soit lui-même savant, c'est-à-dire, s'il a choisi pour objet de réflexion les sciences morales, qu'il soit lui-même historien¹. Il n'y a plus de philosophie, il y a des études positives d'intention philosophique.

Cette interprétation de l'identité de la philosophie et de la science reste sans doute valable durant toute la carrière de Dilthey. Tous ses travaux sont partie intégrante de sa philosophie, puisque celle-ci est scientifique comme la science philosophique. C'est dans sa psychologie, dans sa poétique, sa pédagogie qu'on trouve sa théorie de la connaissance et même les réponses qu'il donne aux questions ultimes. Là, réside le positivisme qu'il n'a jamais dépassé, là réside aussi son originalité.

A vrai dire, cette unité de la science et de la philosophie prend une autre signification². L'historien reprend les ambitions du philosophe, puisqu'on ne comprend la vie que par ses œuvres et que la totalité ne se réalise que dans le devenir. L'accent s'est déplacé, mais la volonté de synthèse subsiste.

Plus profondément encore, la dualité du positivisme et de la philosophie définit la personnalité de Dilthey. Il vivait dans un univers poétique que peuplaient le *Faust*, la philosophie de Hegel, Lessing, Goethe et Beethoven. Mais, d'autre part, il était pénétré

1875) : « La philosophie, dans les limites à l'intérieur desquelles elle est une science et ne s'enracine pas dans l'opinion, est la science qui constitue la logique (conjointement avec la théorie de la connaissance) et la psychologie, et qui se sert de ces deux puissants moyens pour la solution de certains problèmes. Chaque fois qu'un savant, ce qui est malheureusement rare en raison de la difficulté que la chose présente, se rend parfaitement maître de ces puissants instruments, il entre, tout en conservant sa position au sein des sciences particulières, dans le domaine de la philosophie » (*Monde de l'esprit*, I, *Sur l'étude de l'histoire des sciences humaines, sociales et politiques*, 53). I, 113 (*Einleitung in die Geisteswissenschaften*) : alors que les « sciences particulières » « ont été détachées de l'ensemble total par un processus d'analyse et d'abstraction », « c'est à travers leur réunion qu'approcheront peu à peu d'une solution ceux des problèmes de la sociologie, de la philosophie de l'esprit et de l'histoire qui du moins sont accessibles à une telle solution » (*Introduction à l'étude des sciences humaines*, p. 146). >

1. *Ibid.*, p. 36. < V, 36 (*Die geistige Welt*, I) : « Il faut que le philosophe accomplisse lui-même, sur la matière première des vestiges historiques, les opérations de l'historien. Il lui faut être en même temps historien. » >

2. Elle a sans doute eu toujours cette double signification. Cf. *Der junge Dilthey*, p. 81, 124, 190, 252. < *Der junge Dilthey*, 81 (*Journal*, 1859) : « Chez celui qui étudie l'histoire en considérant les formes de l'existence humaine, les lois qui la régissent, les orientations procédant de sa nature, vit d'une manière originale une aussi grande part de la vérité qui nous est accordée que chez le philosophe. » >

par le scientisme de son temps et il cherchait à introduire dans les cadres d'une science rigoureuse toutes les nuances de la spiritualité. L'histoire devait être à la fois objectivement valable et capable d'intégrer l'héritage de l'idéalisme allemand.

La première partie de la carrière de Dilthey correspond à cette tentative de transposition; l'inspiration positive domine parce qu'une psychologie nouvelle semble le moyen de concilier avec la rigueur de la science les richesses de la vie intérieure. La deuxième période est renouvelée par l'utilisation, dans sa réflexion sur l'histoire, des concepts que lui avaient suggérés ses études d'esthétique. C'est à ce moment que sa théorie de philosophe se rapproche le plus de sa pratique d'historien, sans que cette convergence suffise pour résoudre les difficultés. Car la critique doit aussi établir la validité des résultats.

Ces deux moments de la pensée de Dilthey ne s'opposent pas, ils représentent les étapes moins d'une dialectique que d'un approfondissement. La même intention « science et esprit » ou encore « spiritualité positive » les anime, et le même principe commande toujours l'originalité et les limites de la doctrine, à savoir le primat de la vie sur la pensée.

II

INTRODUCTION AUX SCIENCES DE L'ESPRIT

L'Introduction aux sciences de l'Esprit est le livre fondamental de la première période de la carrière de Dilthey. C'est lui que nous devons prendre pour guide dans cette partie de notre exposé consacrée à cette question unique : que signifie la recherche du « fondement » (*Grundlegung*) des sciences morales (a) ?

Sans doute, à première vue, la réponse est simple : il faut analyser les principes, les méthodes, les caractères des sciences morales, remonter jusqu'à l'esprit qui connaît et dégager les rapports de l'esprit au réel, d'où résulte la nature propre de ces sciences. Ainsi entendu, le « fondement » comprendrait à la fois méthodologie, encyclopédie et critique. Aucune de ces interprétations n'est étrangère à la pensée de Dilthey. Mais aucune ne nous indique la portée du problème.

Celui-ci, aux yeux de Dilthey, était posé par l'évolution même de l'esprit moderne, car nous ne pouvons plus aujourd'hui ni croire à la métaphysique ni douter des procédés scientifiques. Or, l'observation et l'explication des phénomènes ne rejoignent jamais la synthèse totale de l'ancienne métaphysique. La diffé-

renciation des sciences et des activités humaines est la condition nécessaire de la connaissance objective. Mais la conscience scientifique ne remplace pas la métaphysique qu'elle condamne. Des sciences multiples se dissocient, puis se juxtaposent sans s'unir. Le fondement des sciences morales est destiné d'abord à substituer l'unité immanente fondée sur l'homme (c'est-à-dire la psychologie et la théorie de la connaissance) à l'unité métaphysique et transcendante.

D'autre part, semblables aux sciences de la nature par la pratique de l'analyse, les sciences morales n'ont, par ailleurs, ni les mêmes caractères ni les mêmes ressources. Le « fondement » doit leur assurer l'autonomie qu'elles ont en fait, autrement dit écarter les prétentions du naturalisme.

En effet, ces sciences étudient l'homme lui-même, les sentiments, les idées, les actes volontaires, en un mot les réalités de la vie intérieure, sur lesquelles se fonde la légitimité éternelle du spiritualisme et des religions. S'il nous est impossible de croire aux constructions conceptuelles édifiées sur les données de la conscience, il nous est également impossible de nier les impératifs qui obligent l'individu ou les valeurs qu'éprouve la sensibilité. L'étude scientifique de la vie intérieure doit remplacer les croyances ou les morales transcendantes, et ainsi mettre fin au scepticisme, « ombre des métaphysiques » (a).

La conscience historique n'est pas seulement la réfutation vivante de la métaphysique, elle en est aussi l'héritière. En elle se rejoignent les deux ambitions de Dilthey : faire entendre en un temps uniquement préoccupé de conquêtes temporelles la voix de l'esprit¹, répondre aux exigences d'une époque positive par la rigueur et la certitude des sciences².

1. La conscience historique

Le spectacle de l'histoire, les oppositions irréductibles de système à système, à chaque époque et d'âge en âge, nous imposent

1. *Briefwechsel zwischen Yorck und Dilthey*, Halle, 1923, p. 156 et VIII, p. 194-198. < Lettre à Yorck, Noël 1892 : « Les catastrophes se rapprochent de nous à une vitesse terrifiante; ce qui nous conduit à ces catastrophes, c'est l'absence de croyance qui caractérise ce siècle, c'est-à-dire son incapacité à conserver ou, ce qui revient au même, à créer des conditions qui rendent l'homme libre vis-à-vis de la misérable masse sociale qui l'englobe, vis-à-vis de la foule bavarde, cupide, qui le défie et l'opprime, des conditions qui le mettent en présence de la vraie totalité fondée dans l'Invisible. » *G.S.*, VIII, 194-198 = *Théorie des conceptions du monde*, 244 sqq. >

2. VIII, 197. < *G.S.*, VIII, 197 = *Théorie des conceptions du monde*, 247. >

la conclusion qu'il n'y a pas de philosophie vraie ou plutôt qu'il n'y a pas de philosophie susceptible d'être vraie. Nous avons eu la révélation de la variété des civilisations, des conflits de croyances, nous avons perdu la naïveté dogmatique, nous savons que la foi à laquelle nous adhérons n'est pas définitive. Il nous faut remettre notre existence dans la chaîne des générations, notre méditation dans la suite de l'histoire. Le jeu de massacre des philosophes laisse place à une résignation mêlée d'amertume, la vérité totale est hors de notre portée¹.

Un tel relativisme semble banal et superficiel. Dilthey veut-il dire que le scepticisme est inévitable, dès que nous découvrons la diversité des cultures? Telle est bien sa conviction. Mais la conscience historique qu'il oppose toujours aux ambitions des philosophies ne reconnaît pas seulement les contradictions données dans le réel, elle signifie aussi une certaine manière de penser le devenir.

Et d'abord, pourquoi la conscience historique condamne-t-elle les prétentions de la philosophie, alors qu'elle confirme celles de la science? C'est que cette dernière n'évolue pas selon le même rythme que la philosophie. La succession des doctrines n'est pas comparable à un progrès vers le vrai. Elle participe de la diversité des nations, des époques, des individus, elle exprime les transformations de la nature humaine. Or, tout ce qui dérive d'un état d'âme ne saurait valoir universellement. La philosophie est essentiellement historique, puisqu'elle est solidaire de l'ensemble psychique et que les faits nous prouvent que l'âme des hommes change à travers le temps selon un mode imprévisible. Au contraire, les sciences progressent parce qu'elles sont isolées de la totalité vitale². Elles résultent d'une activité pure de l'intelligence, leurs concepts et leurs propositions sont intégralement transmissibles. Le développement de la connaissance positive est orienté vers une fin, et, en dépit de leur liberté et de leurs caprices, les individus collaborent à cette œuvre collective. Si le mystère de l'histoire est le rapport des personnes et des ensembles, la science nous fournit l'idée première d'une solution

1. Le thème revient très souvent dans les écrits de Dilthey. Cf. par exemple, VIII, p. 3-7. < *G.S.*, VIII, 3-7 = *Théorie des conceptions du monde*, 1-5. >

2. I, p. 352. < I, 352 (*Einleitung in die Geisteswissenschaften*) : « L'ensemble finalisé de la connaissance, en Europe, s'est, dans la science, détaché de sa fondation dans la totalité de la nature humaine, comme ce fut le cas aussi de l'art ou bien, sous une autre forme, du droit. Sur cette différenciation reposent non seulement l'accomplissement technique des grands systèmes finalisés de la société humaine, mais aussi – ressort le plus intime du processus – la libération de toutes les forces présentes dans l'âme individuelle par rapport à leur assujettissement originaire » (*Introduction à l'étude des sciences humaines*, 352). >

positive : l'observation nous montre que la dissociation des fonctions et l'accumulation des résultats permettent aux hommes de créer involontairement les systèmes progressifs du vrai¹.

Mais il y a plus, la conscience historique recueille toutes les acquisitions des siècles passés. La deuxième partie historique de l'*Introduction* devait retracer la formation des sciences morales. Or, à chacune des époques qu'il voulait analyser, il empruntait des idées qui toutes enrichissent la signification de l'histoire.

Avec les philosophes de la Renaissance, il se sentait en commun l'acceptation joyeuse de l'ici-bas. Une fois disparus les dogmes chrétiens, une fois évanouie la destinée supra-terrestre, il ne reste plus que la création de l'homme par lui-même à travers le temps. L'histoire devient ainsi le lieu où se manifeste l'esprit. De plus, si Dilthey ne connaît pas le transcendant, il ne connaît pas davantage une nature entièrement étrangère et rebelle aux choses de l'âme. Il se tenait lui-même pour profondément irréligieux. Et sans doute jugeait-il définitivement tranchée la question des dogmes, mais il est sensible, si l'on peut dire, à la valeur humaine des aspirations religieuses. L'esprit dont il fait l'histoire est toujours celui qui s'exprime dans les religions aussi bien que dans l'art, la science ou la philosophie. Et la Réforme a rendu plus spirituelle encore la vie temporelle, puisqu'elle a fait la religion purement intérieure et la morale autonome.

Quant aux deux périodes qu'il désignait comme celles du système naturel et de l'école historique, sans même parler de leur contribution au développement des sciences morales, elles sont au point de départ des problèmes de Dilthey (a). Politique du contrat social, économie des lois éternelles, droit et théologie naturels, dans toutes les disciplines, le XVIII^e siècle se plaisait à construire, selon des procédés conceptuels, un système rationnel auquel on prêtait une validité universelle. Au contraire, l'école historique s'est intéressée au réel lui-même dans son infinie diversité. La critique des textes nous rend accessibles des mondes disparus, la méthode comparative empruntée à la biologie permet de déterminer ressemblances et différences, de s'orienter dans la multiplicité des formes sociales et humaines. De plus, les

1. I, p. 53, p. 100. < I, 53 : « Tout ce qui, dans cette réalité socio-historique, est effectué par l'homme, se produit en utilisant le ressort de la volonté; mais, dans cette volonté, la fin agit comme motif. Telle est la nature propre de cette volonté, telle est en elle la dimension d'universalité qui dépasse la vie de l'individu, qui, sous quelque forme qu'on la conçoive, constitue ce sur quoi repose le complexe de fins qui se réalise à travers les volontés. Dans ce complexe de fins, l'activité ordinaire des hommes, qui n'est soucieuse que d'elle-même, accomplit pourtant ce qui doit l'être » (*Introduction*, 72-73). I, 100 = *Introduction*, 101 (la conception kantienne de l'histoire selon le modèle du « dessein de la nature »). >

philosophies post-kantiennes ont transposé sur le plan de l'histoire la puissance créatrice de la raison découverte par la philosophie transcendente. Mais, ou bien on s'est perdu dans le récit des événements, dans la contemplation esthétique des singularités, ou bien, au contraire, on a rationalisé à l'excès le devenir en lui imposant les formes rigides d'une dialectique métaphysique.

Lorsque Dilthey emploie l'expression de conscience historique (a), il faut se souvenir de tout cet héritage : immanence de la Renaissance, spiritualité intérieure de la Réforme, multiplicité des univers mis au jour par la recherche érudite, esprit créateur de la philosophie transcendente intégré à l'évolution, effort pour atteindre l'universel au travers des formes temporelles. Ainsi s'explique la double portée, négative et positive, de la conscience historique : plus d'absolu, plus de doctrine définitive, mais la présence du passé humain dans la conscience de l'historien.

2. Fin de la métaphysique

L'antinomie de la conscience historique et de la philosophie n'est pas expressément indiquée dans l'*Introduction*. Dilthey se contente d'y suivre l'évolution et la disparition d'une espèce de la philosophie, la métaphysique. Il désigne ainsi la science rationnelle de l'être en tant qu'être ou science des premiers principes.

La réfutation de Dilthey est d'abord d'inspiration kantienne. La métaphysique utilise des concepts et des principes qui rendent ses prétentions absurdes. En effet, elle emprunte ses catégories aux sciences positives. Or ces catégories n'ont qu'une validité phénoménale : elles nous permettent d'organiser l'expérience de la nature, non de saisir l'absolu ou la totalité.

Les notions de causalité ou de substance¹ ne sont que des résidus d'abstraction. La substance est ce qui demeure, une fois éliminé le changement; la causalité, ce qui rend compte des changements eux-mêmes. Ces notions suffisent comme « moyens de secours » (*Hilfsmittel*), lorsqu'il s'agit de substituer à la perception individuelle des relations objectives. Mais employer de telles catégories pour penser l'ensemble de l'univers, c'est se condamner à d'insolubles contradictions.

De même, la métaphysique², pour rendre l'univers intelli-

1. I, p. 365-367. < I, 365-367 = *Introduction*, 449-451. >

2. I, p. 393. < I, 393 = *Introduction*, 483-484. >

gible, doit admettre le principe de raison. Or, en fait, la validité de ce principe est doublement limitée : il n'est pas certain que les réalités de l'âme obéissent à un déterminisme rationnel. Lorsqu'un sentiment est présent dans ma conscience, il est là dans sa réalité même, il n'est ni relatif ni conditionné; en tout cas, il n'est pas absurde de mettre en doute ce conditionnement. D'autre part, les données des différents sens ne s'organisent pas en un système unique, à moins de supposer dans le réel des atomes uniformes et de projeter toute la diversité du monde perçu dans le sujet. Mais alors le système est encore plus inachevé, puisqu'il laisse en dehors de lui les phénomènes de la conscience.

Ainsi, les mêmes arguments limitent la portée de la science et condamnent les ambitions de la métaphysique¹. Car une métaphysique extraite des sciences positives mal interprétées, qui tâcherait de reconstruire l'univers à l'aide d'atomes et de lois, achopperait à des contradictions aussi bien qu'une métaphysique de la matière et de la forme, de la substance et des accidents.

Avec les catégories et le principe de raison, la métaphysique même est condamnée. Car si on peut, par imagination, admettre que le substrat de la réalité soit volonté ou âme, la métaphysique authentique tend au logicisme² : l'univers n'est pensable que s'il est, essentiellement, raison. Mais en fait, dans tous les cas, qu'il projette dans la nature telle ou telle image empruntée à notre expérience intérieure ou des concepts de l'entendement, l'esprit se retrouve lui-même dans les choses, alors qu'il se figure atteindre l'absolu. La théorie de la connaissance marque la fin du circuit : partie à la conquête de l'essence du réel, la pensée revient à elle-même, n'ayant rencontré dans l'objet que son propre reflet³.

Mais – et c'est ici que l'argumentation cesse d'être kantienne – la critique de la raison pure n'est que la forme dernière de

l'esprit métaphysique. Elle marque, si l'on peut dire, la réfutation de la métaphysique par elle-même. Kant n'aurait connu de l'esprit que les facultés de savoir abstrait, celles qui sont à l'œuvre dans la science qu'il analysait et la métaphysique qu'il réfutait¹. Par suite, d'une part sa critique n'atteint pas la racine de l'erreur métaphysique, et, d'autre part, son analyse de l'esprit participe encore des erreurs métaphysiques.

Les catégories, comme celles de cause ou de substance, ne sont jamais totalement claires à l'intelligence². Il subsiste en elles un noyau obscur. Or, elles devraient être transparentes à l'intelligence si elles venaient de l'entendement pur. En vérité, elles émanent des expériences de l'être vivant, l'intelligence est capable de les purifier, afin de les utiliser dans la connaissance positive, mais non d'effacer en elles les traces de leur origine. Pour les comprendre pleinement, il faut revenir aux données immédiates de la vie (volonté, résistance, etc.).

Bien plus, on n'interprète pas exactement l'histoire de la métaphysique quand on la réduit aux aventures de la raison seule³. C'est l'homme tout entier qui s'exprime dans les systèmes du monde. De même que ceux-ci unissent en un ensemble total lois du réel, valeurs et fins de l'existence, ainsi la sensibilité et la volonté, autant que l'entendement, s'expriment dans toutes les philosophies.

Il en résulte d'abord que la critique, comme nous l'avons dit, ne doit pas porter seulement sur l'activité intellectuelle. Et de plus, l'erreur fondamentale de la métaphysique ne serait pas celle que Kant avait révélée (donner une valeur transcendante aux catégories de l'expérience). Ou du moins cette erreur a elle-même une cause, la prétention de penser l'univers intégral comme un objet. En effet, à la racine de la théorie de la connaissance comme de la philosophie, il faut mettre les rapports vécus de l'être et du milieu, non les rapports abstraits du sujet et de l'objet. Il n'est légitime d'objectiver le réel que dans la mesure

1. I, p. 398-399. < I, 398-399 = *Introduction*, 490-491. >

2. I, p. 396-397. < I, 396-397 : dans la mesure où « la pensée ne peut trouver dans la réalité une autre organisation que l'ordre logique », le monde « ne peut pour elle être autre chose qu'un logisme (*Logismus*) » (*Introduction*, 487). >

3. I, p. 404-406. < I, 405 : « A l'issue de son parcours, la métaphysique rejoint la théorie de la connaissance, qui a pour objet le sujet connaissant lui-même. La métamorphose du monde en sujet connaissant qu'accomplissent ces systèmes modernes est pour ainsi dire l'euthanasie de la métaphysique. Novalis raconte la légende d'un jeune homme que saisit la passion de découvrir les secrets de la nature; il quitte sa bien-aimée, parcourt beaucoup de pays pour trouver la grande déesse Isis et voir son merveilleux visage. Il parvient enfin devant la déesse de la nature, il soulève le léger voile brillant – et c'est sa bien-aimée qui tombe dans ses bras » (*Introduction*, 498). >

1. VIII, p. 178; I, p. 408. < VIII, 178 = *Théorie des conceptions du monde*, 224. I, 408 : l'attitude « psychologique » à adopter « entreprend de résoudre le problème de la connaissance non à partir de l'abstraction d'une intelligence isolée, mais à partir de la totalité des faits de conscience. Car chez Kant ne s'est accomplie que la décomposition des abstractions que l'histoire de la métaphysique a créées; désormais il s'agit de prendre en compte, sans préjugés, la réalité de la vie intérieure et, en partant d'elle, d'établir ce que sont, pour cette vie intérieure, la nature et l'histoire » (*Introduction*, 501). >

2. I, p. 400. < I, 400 = *Introduction*, 492. >

3. I, p. 408; I, p. XVIII. < I, 408 = *Introduction*, 501. I, XVIII : « Dans les veines du sujet connaissant tel que le construisent Locke, Hume et Kant, ce n'est pas vraiment du sang qui coule, mais la sève délayée de la raison en tant qu'unique activité de penser » (*Introduction*, préface, 4-5). >

où la science l'analyse et établit des relations objectives entre les phénomènes. Prolonger cette objectivation partielle en une métaphysique de l'objet total, telle est la source de l'illusion métaphysique. Le problème philosophique ne doit plus se poser dans les termes de la pensée contemplative.

Nous verrons plus loin les justifications et les prolongements de cette critique. Dans l'*Introduction*, l'histoire de la métaphysique est surtout destinée à élucider le problème du « fondement », à établir la nécessité d'une théorie nouvelle de la connaissance, afin d'organiser les sciences morales. Celles-ci, après avoir été longtemps unifiées grâce aux dogmes religieux et à la métaphysique, sont aujourd'hui autonomes. Après les sciences naturelles et moins complètement que ces dernières, elles se sont isolées en un double sens : elles résultent d'une activité spécialisée et elles portent sur une sphère limitée du réel. La théorie des sciences morales qui doit remplacer la métaphysique est destinée à rendre les mêmes services et à suivre une voie toute différente. Rendre les mêmes services, c'est-à-dire fournir un principe d'unité, permettre aux diverses sciences et aux diverses catégories de propositions de former un tout ; suivre une autre voie : la métaphysique fonde l'unité sur les principes de la nature, l'unité critique doit être immanente, c'est en l'homme lui-même qu'elle doit résider.

3. Les sciences morales

Nous avons employé indifféremment jusqu'à présent les expressions de sciences morales et de sciences de l'esprit. La première est conforme à l'usage français, la deuxième est la traduction du mot allemand *Geisteswissenschaften*. Dilthey lui-même a longtemps hésité. Il parle soit des sciences philologiques et historiques, soit des sciences politiques, historiques et sociales¹. Aucun de ces termes ne lui paraissait caractériser exactement le groupe mal défini qui comprend à la fois les sciences politiques (économie, droit, politique), les sciences philologiques (poétique, rhétorique, grammaire, philologie, esthétique), l'histoire et la morale. Finalement, il s'en tient à l'expression *Geisteswissenschaften*, mais la raison de ce choix ne peut être donnée immé-

1. En particulier dans l'opuscule de 1785, t. V, p. 32-73. < *Über das Studium der Geschichte der Wissenschaften vom Menschen, der Gesellschaft und dem Staat*, in *Die Geistige Welt*, I (De l'étude de l'histoire des sciences humaines, sociales et politiques, in *Monde de l'Esprit*, I, 37-78). >

diatement, car au point de départ, ni le terme, ni peut-être même l'idée d'*esprit objectif* ne sont présents.

Ces sciences lui paraissent avant tout porter sur l'homme, ses œuvres et son histoire. Une définition aussi vague est celle qui convient au début de la recherche. Le but de l'*Introduction* est en effet de donner à ce groupe de sciences l'unité qu'il n'a pas.

Certes, ces sciences existent et il n'est pas question de les créer¹. Cependant, aux yeux de Dilthey, il n'y a pas eu de Newton des sciences morales (a). La tâche qu'il veut accomplir n'est donc pas exactement semblable à celle qui s'imposait à Kant. Il a cru un moment qu'il fallait rendre explicatives les sciences de l'homme qui n'avaient pas encore atteint ce stade². Il estimait nécessaire de justifier celles de leurs démarches qui, sans doute valables au fond, semblent mal élucidées. En tout cas, il voulait rendre les sciences morales plus conscientes de leur nature et de leur portée.

Mais, de plus en plus, il se borne à les comprendre telles qu'elles sont. Comme il l'a écrit lui-même pour opposer son intention aux tentatives comparables à la sienne de Rickert et de Simmel, son point de départ n'est ni le sujet ni l'objet mais le fait des sciences de l'esprit³. Disons donc que la démarche de Dilthey est moins critique que descriptive.

Il en vient naturellement à combattre ceux qui refusent d'accepter ces sciences sous leur forme actuelle ou qui prétendent les subordonner soit à un modèle préconçu, soit à un réel absolu. En d'autres termes, il convient d'écarter le naturalisme sous sa double forme : la réduction objective et l'assimilation des méthodes⁴.

Chez J. St. Mill apparaît le plus nettement le préjugé positiviste selon lequel il conviendrait de transporter dans les sciences morales les procédés qui ont réussi dans les sciences les plus avancées comme la physique. Dilthey, au contraire, affirme que

1. I, p. 412-413. < I, 412 (*Einleitung, Zusätze aus den Handschriften*) : « Le point de départ de mon œuvre est l'ensemble des recherches qui creusent le champ de la réalité humaine, historique et sociale » (*Introduction*, 507). >

2. V, p. 43-49. < V, 43-49 (*Über das Studium*) = *Monde de l'esprit*, I, 48-52. >

3. I, p. 412-413.

4. V, p. 54-55 et I, p. XVI-XVII. < V, 54-55 : « L'optique de Comte – la première des deux conceptions qui tendent à subordonner l'esprit à la connaissance de la nature – considère l'étude de l'esprit humain comme dépendante de la science physiologique, tient ce qui peut être perçu de concordant dans la succession d'états psychiques pour l'effet de la concordance présente dans nos états physiques et ainsi nie que les lois régissant les états psychiques puissent être étudiées pour elles-mêmes » (*Monde de l'esprit*, I, 59). I, XVI-XVII = *Introduction*, 2-3. >

le positivisme véritable consiste à adapter les méthodes à la diversité des objets.

D'autre part, les résultats actuels ne justifient pas les prétentions de la physique à embrasser tous les phénomènes. Dilthey cherche donc, avant Rickert, à fixer les *limites des sciences naturelles*. Ces limites sont de deux ordres¹. D'une part les sciences de la nature n'arrivent pas à un système. Les données premières (lumière, son, etc.) correspondent à la diversité de nos sens; par suite, d'une catégorie de données à une autre, il n'y a pas de passage possible sinon par appel à l'expérience intérieure. Naturellement Dilthey n'entend pas que les physiciens soient à tout jamais incapables de ramener les unes aux autres les lois de la lumière et du son. Mais, une fois achevée cette unification des lois, il n'en reste pas moins vrai que seule l'expérience intérieure nous permet de saisir la réalité propre du son et de la lumière dont les physiciens n'expliquent pas la diversité foncière. D'autre part, les faits de la conscience, le sens² de notre liberté, l'intuition des valeurs ne sauraient être expliqués par aucune science naturelle. Le parallélisme ou le matérialisme ne sont que les généralisations hâtives de connaissances partielles. Illégitime aujourd'hui, cette réduction le restera toujours, car elle oublie l'essence même de la vie intérieure. Même si tous les phénomènes de l'âme pouvaient être ramenés à des combinaisons d'éléments simples, les images de l'artiste, la volonté de l'homme d'action, les idées du penseur, dans leur totalité et leur complexité, nous intéresseraient toujours et constitueraient éternellement un objet de science.

Ce n'est pas que Dilthey cherche à rompre le lien qui rattache l'homme à la nature³, au contraire, il répète toujours que le milieu naturel conditionne la vie humaine. Il avait un sens trop fort de l'immanence, il avait trop perdu le sentiment religieux pour ne pas maintenir l'unité de l'esprit et du corps, de l'homme et de la nature. Dans l'histoire, comme son ami Yorck, il voyait le mélange du ciel et de la terre (a). La donnée première, c'est l'unité psycho-physiologique de la vie. De plus, pour agir, l'homme doit connaître le déterminisme du monde et il ne sépare pas la signification qu'il donne à sa propre existence de la conception qu'il se fait de l'univers.

1. I, p. 9-14 et V, p. 55. < I, 9-14 = *Introduction*, 18-24. V, 55 = *Monde de l'esprit*, I, 11. >

2. Ou plutôt l'intuition.

3. *Correspondance*, p. 60. *Der junge Dilthey*, p. 152; I, p. 17-19. < I, p. 17-19 = *Introduction*, 28-31 (comme « unité psycho-physique », l'homme appartient à la nature et se trouve déterminé par elle). >

Théâtre, condition de l'aventure humaine, la nature n'en est pas l'explication, elle n'en donne pas la clé. Bien plus, elle n'est pour nous qu'une réalité médiante. Nous en prenons conscience dans notre activité comme d'une résistance ou d'un réconfort. Ériger la connaissance positive en métaphysique, la nature en absolu, c'est objectiver faussement des choses qui n'existent pour nous que dans un rapport vital.

* * *

Les caractères propres des sciences de l'esprit que note Dilthey au début de l'*Introduction* doivent seulement permettre une orientation provisoire. La mise en place de ces caractères, leur organisation hiérarchique ne peuvent découler que du « fondement » lui-même.

Dès l'abord, Dilthey marque que dans les sciences de l'esprit les unités nous sont immédiatement données¹. Nous n'avons ni à imaginer ni à construire les éléments, l'expérience nous les révèle : ce sont les hommes eux-mêmes. Bien plus, les ensembles nous sont aussi partiellement donnés. Les relations de solidarité réciproque qui lient, dans la société, les personnes les unes aux autres, se stabilisent en des ensembles qui se superposent aux individus et leur survivent.

Ensuite, le monde historique et social n'est pas muet comme la nature², il nous répond. Nous le saisissons de l'intérieur, dans l'observation de nous-mêmes, et non pas seulement dans la per-

1. I, p. 28; V, p. 60. < I, 28 : « L'analyse trouve dans les unités vivantes, dans les individus psycho-physiques, les éléments à partir desquels société et histoire s'édifient, et l'étude de ces unités vivantes forme le groupe le plus fondamental des sciences de l'esprit » (*Introduction*, 44). >

2. V, p. 61; I, p. 36-37. < V, 61 : « La nature est pour nous muette, et c'est seulement de temps à autre, grâce à la puissance de notre imagination, que se répand sur elle une lueur de vie et d'intériorité. Car, pour autant que nous formions un système d'éléments corporels se tenant avec elle en relation d'action réciproque, aucune aperception intérieure n'accompagne le jeu de ces actions réciproques. C'est aussi pourquoi la nature a pour nous l'expression d'un calme sublime. En revanche, dans le jeu des actions réciproques de la réalité sociale, tous nos affects sont présents et vivants, étant donné que nous apercevons en nous-mêmes, du dedans, dans leur agitation suprêmement vivante les états à partir desquels son système s'édifie » (*Monde de l'esprit*, I, 65). I, 36-37 : « Les faits constitutifs de la société sont pour nous compréhensibles du dedans; sur la base de la perception de nos propres états, nous pouvons jusqu'à un certain point les reproduire en nous, et c'est d'amour et de haine, de joie passionnée, de tout le jeu de nos affects qu'en l'intuitionnant nous accompagnons la représentation du monde historique. La nature est pour nous muette. C'est seulement la puissance de notre imagination qui répand sur elle une lueur de vie et d'intériorité » (*Introduction*, 53). >

ception extérieure. Aussi suivons-nous les événements avec passion, nous ne sommes pas et nous ne pouvons pas être spectateurs purs. Le passé dont nous retraçons l'histoire est fait de nous. Il est notre vie même.

Enfin, ces sciences¹ n'ont pas une évolution comparable à celle des sciences de la nature : elles sortent de la réalité qu'elles étudient, leur objet s'étend au fur et à mesure de leur développement, et leur progrès est dû, au moins en partie, à l'extension de leur champ d'observation. Lorsque Aristote faisait la théorie des formes de gouvernement, il n'avait pour matériel que l'histoire des cités grecques. Notre science dispose de quelque vingt siècles d'histoire en plus (sans compter qu'elle remonte jusqu'aux civilisations lointaines dans le temps et l'espace). Toutes ces sciences sont d'abord l'expression de la société. Beaucoup sont nées de la pratique : la jurisprudence a été une technique sociale avant de devenir science du droit. La question critique adressée à ces sciences serait donc : les sciences morales, en dépit de leur enracinement dans la réalité historique, tendent-elles vers une saisie toujours plus adéquate de leur objet ?

De ces trois caractères, deux seulement jouent un rôle important dans l'*Introduction* : d'une part l'unité immanente des individus et des ensembles, d'autre part l'origine des sciences de l'esprit. Ils permettent d'esquisser le plan naturel de ce groupe de connaissances.

Puisque les unités (à savoir les hommes), nous sont immédiatement données, les sciences de l'homme constituent la première rubrique² : anthropologie et psychologie sont les études fondamentales auxquelles succèdent, d'une part l'analyse des différents groupements humains (race, peuples), d'autre part l'histoire des individus, les biographies. Ces deux catégories des travaux sont comme le développement de l'anthropologie, puisqu'ils vont à la recherche des diversités humaines, soit par l'intermédiaire de la notion de type, vers les spécificités collectives, soit vers les personnes dans lesquelles et par lesquelles les époques trouvent leur achèvement.

Cette classification, en dépit de son point de départ, n'implique

1. I, p. 38-39. < I, 38-39 = *Introduction*, 55-56. >

2. I, p. 40-42, 30-35. < I, 40-42 = *Introduction*, 57-59. I, 31 : « L'homme posé comme un fait antérieur à l'histoire et à la société est une fiction de l'explication génétique; l'homme qu'une science analytique saine a pour objet est l'individu comme partie intégrante de la société. Le difficile problème que la psychologie doit résoudre est le suivant : connaissance analytique des qualités générales d'un tel homme. Cela entendu, anthropologie et psychologie sont le fondement de toute connaissance de la vie historique comme de toutes les règles qui dirigent la société et son évolution » (*Introduction*, 48). >

aucune opposition ni à l'esprit historique ni à l'esprit sociologique. L'individu n'est pas antérieur à la société¹, il n'est pas supérieur et indifférent à l'histoire. Dilthey ne croit pas à un homme naturel qui aurait existé avant toute vie collective et dont on trouverait l'image dans les membres des tribus dites primitives. Pas davantage il n'entend reconstruire la communauté en juxtaposant les individus. L'homme naturel, universel, qu'étudient la psychologie ou l'anthropologie, est une fiction, ou du moins une abstraction. Si on commence par l'individu et non par le groupe, c'est que l'individu seul constitue une unité réelle et que toute une série de sciences sont issues de la conscience qu'il prend de son activité (grammaire, logique, esthétique, morale).

Quant aux autres sciences, leur formation dérive d'un processus social. L'économie ou le droit sont devenus des sciences indépendantes à mesure que la société elle-même se divisait et que des activités autonomes s'isolaient. L'abstraction scientifique reflète une évolution historique, une dissociation sociale.

Dilthey distingue deux classes de sciences : celles qui ont pour objet les « systèmes de la culture »² et celles qui ont pour objet les « formes extérieures de l'organisation »³. La science, la philosophie, la religion sont des systèmes culturels : vérité, vision totale de l'univers, communication avec l'au-delà invisible sont des fins communes, à tous les individus, caractéristiques de la nature humaine. L'activité qui tend à satisfaire ces besoins se développe par une collaboration des individus orientée vers cette fin universelle (vérité, contact avec le divin) : la conduite de chacun ne peut pas ne pas être solidaire de celle de tous. Ainsi se stabilise un ensemble qui est réel, puisqu'il survit aux personnes qui le créent par leurs actions et réactions réciproques. Un tel ensemble a une structure, un ordre interne qui dérive du but poursuivi. Comme la « Ruse de la raison » dans la philosophie de Hegel, il organise la poussière des actes individuels et leur donne une signification qui les dépasse.

Supra-individuels, ces systèmes restent en un autre sens humains, et non sociaux. On imagine qu'un être isolé s'inquiète

1. I, p. 31-32. < I, 31 : « La faute fondamentale de l'antique école du droit naturel fut d'isoler l'individu et ensuite de recourir, comme méthode de construction de la société, à une juxtaposition mécanique des individus (...) L'homme conçu comme un fait antérieur à l'histoire et à la société est une fiction de l'explication génétique... » (*Introduction*, 47-48). >

2. I, p. 49-52. < I, 49-52 = *Introduction*, 68-72 (« Les sciences des systèmes de la culture »). >

3. I, p. 42-49. < I, 42-49 = *Introduction*, 60-67 (« Distinction de deux nouvelles classes de sciences particulières »). >

de vérité objective ou éprouve le besoin d'émotion religieuse. La collaboration scientifique peut être conçue, au moins par abstraction, indépendamment de toute politique. Les problèmes de l'organisation sociale sont d'un autre type. La vie en commun exige une volonté supérieure : des forces permanentes doivent transformer en une unité organique l'anarchie des passions humaines. Les sciences des formes d'organisation connaissent de l'homme-animal social : leurs concepts essentiels sont ceux d'intérêt, de hiérarchie, de contrainte, de besoins, etc. Elles ont à analyser l'inépuisable diversité des groupements, État, église, commune, etc. Mais elles retrouvent partout les données constantes de la vie politique, autorité et communauté.

Sciences des systèmes et des formes portent sur une partie de la réalité isolée par abstraction de la réalité totale¹. Les systèmes ne sont pas réellement séparables. Condition de la vie en commun, l'État est aussi la condition des systèmes culturels. Sans une discipline extérieure, les individus ne se soumettraient pas d'eux-mêmes à la discipline de la recherche du vrai. Et il n'y a pas de religion sans église². De plus, le même acte peut appartenir à plusieurs ensembles³ : le contrat, par exemple, au droit, à l'économie, à la politique. Enfin l'homme s'engage tout entier dans chacune de ses activités, ce qui ne supprime pas l'ordre interne des systèmes commandé par la fin poursuivie, mais ce qui limite la prévision, la régularité de l'évolution.

En dépit de ces réserves, l'abstraction qui isole systèmes et formes est bien accordée à l'articulation même du réel : la texture des systèmes et des formes qu'analysent les sciences sociales est en même temps intelligible et réelle. Les systèmes sont l'expression de la nature humaine, la condition des progrès spirituels, l'objet des sciences morales. En eux, l'individu contribue à une œuvre qui le dépasse, l'histoire, faite par les individus,

1. I, p. 48-49. <I, 48-49 = Introduction, 67-68.>

2. I, p. 77. <I, 77 : « La violence non réglée de ses passions ne permet pas à l'homme de s'intégrer dans un ensemble organisé en résolvant clairement de s'autolimiter : c'est une forte poigne qui maintient chacun à l'intérieur de ses limites; l'association qui accomplit cette tâche, qui doit donc, sur tout le territoire où règne la force de sa poigne, exercer sa suprématie et être par conséquent pourvue des attributs de la souveraineté, c'est l'État... » (Introduction, 101).>

3. I, p. 51. <I, 51 : « Quand un savant rédige un ouvrage, cet acte peut constituer un maillon dans la chaîne des vérités qui composent la science; en même temps il est l'élément le plus important du processus économique qui s'achève dans l'impression et la vente des exemplaires; le même acte a en outre, comme exécution d'un contrat, un côté juridique, et il peut être un élément constitutif des fonctions propres du savant telles qu'elles s'intègrent dans le système des professions. Le fait de tracer chacune des lettres de cet ouvrage est ainsi un élément constitutif de tous ces systèmes » (Introduction, 70).>

prend un sens immanent à la totalité¹. En termes strictement positifs, nous revenons à des formules traditionnelles : l'esprit qui construit la science se retrouve lui-même dans l'histoire.

Ces trois catégories de sciences – anthropologiques, culturelles, sociales – sont parties d'un même ensemble. Mais leurs relations sont plus complexes que celles des sciences de la nature entre elles. Celles-ci en effet, aux yeux de Dilthey qui reprend sur ce point la théorie de Comte, se rangent en un ordre hiérarchique, des mathématiques à la biologie : des plus simples aux plus complexes, elles dépendent les unes des autres (a). Sans dégager nettement la loi d'organisation des sciences morales, Dilthey aperçoit déjà quelques idées fondamentales. D'abord, dans ces sciences, le singulier constitue un but dernier de la recherche aussi bien que le général². Les traits originaux de tel individu ou de tel groupe intéressent autant que les caractères communs à tous les hommes. Il y a donc collaboration continue du théorique et de l'historique³. Les sciences culturelles analysent la structure d'un système et formulent des propositions générales. L'ethnologie, de même, isole les qualités qui se retrouvent chez tous les hommes d'un groupe. Les relations universelles des sciences théoriques (loi de Thünen par exemple) (b), les résultats de la méthode comparative sont les moyens indispensables pour comprendre le devenir : comme dans les sciences naturelles, la décomposition

1. I, p. 53. <I, 53 : « L'action réciproque des individus semble contingente et incohérente; la naissance et la mort, la totale contingence de la destinée, les passions et l'égoïsme étroit qui s'étendent si largement au premier plan de la scène de la vie; tout cela semble confirmer la façon de voir de ceux qui connaissent bien les hommes et qui, dans la vie de la société, n'aperçoivent que le jeu d'intérêts individuels contradictoires soumis à l'emprise du hasard; semble confirmée aussi la conception de l'historien pragmatique pour qui le cours de l'histoire se réduit également au jeu des forces personnelles. Mais en réalité, par la médiation de ces actions réciproques des individus, de leurs passions, de leurs vanités, de leurs intérêts, s'accomplit dans sa nécessité le système de l'histoire humaine. L'historien pragmatique et Hegel ne se comprennent pas, car ils se parlent comme si l'un était sur la terre ferme et l'autre au sommet des cieux » (Introduction, 72).>

2. I, p. 26, 91. <I, 26 : « La saisie du singulier, de l'individuel, constitue, aussi bien que le développement de similitudes abstraites, un but suprême des sciences de l'esprit (dans la mesure où elles sont la réfutation constante du principe de Spinoza : *omnis determinatio est negatio*) » (Introduction, 40); I, 91 : l'« art de l'historien » consiste à « apercevoir dans le particulier la dimension universelle de l'ensemble des choses humaines » (Introduction, 117-118).>

3. I, p. 109-112, 93-95. <I, 111 : « C'est seulement sur la base des acquis de l'anthropologie, à l'aide des sciences théoriques de la société dans leurs trois groupes fondamentaux, l'ethnologie, les sciences des systèmes culturels et celles de l'organisation extérieure de la société, que le problème du lien unifiant les états successifs de la société peut progressivement s'approcher d'une solution » (Introduction, 143-144); I, 93-95 = Introduction, 121-124.>

analytique est la condition de la connaissance objective. Mais, d'autre part, nous devons remettre ces systèmes dans leur ensemble, étudier leurs relations réciproques, les analogies qu'ils présentent entre eux, leur similitude à une époque, et les causes de cette similitude. Histoire et théorie, système et totalité concrète sont les buts inséparables de la science parce qu'ils ne sauraient être atteints isolément. On ne comprend l'histoire que par les théories, et les théories que dans l'histoire.

Aussi importante que cette combinaison du singulier et du général est l'union du fait et des valeurs dans les sciences morales¹. La synthèse du réel et de l'impératif est une donnée de la vie et non une invention de savant. Il y aurait arbitraire à supprimer une catégorie de propositions. Les règles et les valeurs se dégagent de l'activité même du poète, du juriste et du logicien, et elles restent inséparables de la science, aussi longtemps que celle-ci garde pour objet l'homme total. Si nous voulons comprendre entièrement une œuvre d'art², il nous faut d'abord connaître les lois psychologiques qui expliquent la création de l'œuvre et l'action qu'elle exerce sur les esprits. Il nous faut aussi remettre l'œuvre dans son milieu; or, l'interprétation historique, de proche en proche, nous oblige à la reconstitution de tout un ensemble, époque ou évolution. Enfin, si comprendre les fresques de Michel-Ange, c'est en comprendre la beauté, ne faut-il pas que nous puissions déduire, à partir des « canons » de l'esthétique, nos jugements de valeur? Et il en va de même lorsqu'il s'agit de morale ou de droit.

On pourrait s'étonner que Dilthey n'élimine pas de la science positive les jugements de valeur ou les impératifs, et on ne saurait lui prêter la confusion grossière des jugements normatifs et de l'histoire de ces jugements (qui, elle, ne serait faite que de jugements de fait). Le refus d'épurer les sciences réelles tient aux intentions profondes de Dilthey. Répétons d'abord qu'il s'agit pour lui de comprendre les sciences et non de les reconstruire. Elles sont, à ses yeux, des produits organiques de la vie, elles ignorent les cadres de la logique. Aussi les oppositions absolues, être et valeur, particulier et général, quantité des propositions (ou des sujets) et validité des jugements, lui paraissent-elles abstraites et inutiles. Rickert tiendra une telle indifférence pour une marque d'erreur.

De plus, Dilthey entend par science un ensemble cohérent de

1. I, p. 26. < I, 26 : « Faits, théorèmes, jugements de valeur et règles : c'est de ces trois classes de propositions que se composent les sciences de l'esprit » (*Introduction*, p. 40). >

2. I, p. 87-89. < I, 87-89 = *Introduction*, 114-116. >

propositions enchaînées, aux termes rigoureusement définis¹. Une telle définition est plus large que celle que l'on admet d'ordinaire. La science n'est pas nécessairement causale. La présence des impératifs ou des jugements de valeur n'est donc pas de nature à compromettre la dignité des sciences morales. Nous observons les règles du juriste, les impératifs du moraliste, les jugements de valeur de l'artiste : science du droit, morale, esthétique tâchent de préciser, d'organiser, d'unifier ces propositions. La difficulté n'apparaît qu'avec l'exigence de validité universelle.

Les problèmes que doit résoudre la théorie « fondamentale » des sciences morales sont ceux-là même que nous venons d'indiquer. En premier lieu, il importe de rapprocher les sciences anthropologiques, culturelles et sociales : les faits de second ordre (intérêt, besoin, autorité, etc.), dont partent ces deux dernières catégories de sciences, doivent être déduits de la psychologie. Il faut ensuite unir théorie et histoire, en un double sens : montrer l'interdépendance du savoir systématique et de la description historique, discerner les propositions valables universellement des jugements historiquement conditionnés. Enfin il est nécessaire de faire la synthèse du fait et du devoir, en opposant là encore l'éternel et le contingent.

La tâche méthodologique et critique qu'imposent les sciences morales correspond donc aux besoins de la conscience historique. La synthèse de la théorie et de la pratique, du fait et de la valeur, de l'universel et de l'historique, constitue la reprise de l'œuvre traditionnelle de la philosophie et répond aux exigences de la science positive.

Il nous reste pour définir la position exacte du problème à écarter les solutions illusoire ou dépassées : ni la philosophie de l'histoire ni la sociologie ne sont capables de saisir adéquatement la totalité.

4. Sociologie et philosophie de l'histoire

La philosophie de l'histoire, aux yeux de Dilthey, est toujours d'inspiration chrétienne². Elle n'a de force que si elle est sou-

1. I, p. 4. < I, 4 : « Par science, l'usage de la langue entend un ensemble de propositions dont les éléments sont des concepts, autrement dit sont parfaitement déterminés, de signification constante et universelle dans la totalité du système intellectuel considéré, un ensemble dont les liaisons sont fondées, un ensemble enfin dans lequel les parties sont unies dans un tout afin de pouvoir être communiquées, soit parce qu'un domaine de la réalité est pensé dans son intégralité grâce à cet enchaînement de propositions, soit parce qu'une branche de l'activité humaine se trouve par là réglée » (*Introduction*, 13). >

2. I, p. 90 et 98-99. < I, 90 : « Deux sciences à l'intitulé orgueilleux, la phi-

tenue par les dogmes de la religion. Sécularisée, comme dans la doctrine de Hegel, elle montre son caractère contradictoire : elle prétend, en une formule unique, déterminer à la fois la *signification* et la *cause* de l'évolution totale. Or, comme toute formule humaine, elle est nécessairement partielle, elle fait violence au réel pour l'obliger à entrer dans les cadres abstraits. De plus, en attribuant à l'ensemble seul une signification, elle sacrifie l'individu au tout. Pourquoi la vie exigerait-elle le dévouement total à la communauté? Pourquoi la collectivité serait-elle une fin en soi? Cette conception heurtait en Dilthey un sens aigu de la personne, unique valeur, à ses yeux, absolue et immédiate¹. Il a voulu une philosophie de l'histoire qui évite le sacrifice des individus. La biographie est toujours restée pour lui une des formes suprêmes de l'histoire².

La sociologie que combat Dilthey est celle de Comte ou de Spencer³ qui reprend les ambitions de la philosophie de l'histoire. Une telle sociologie, en dépit de ses prétentions scientifiques, emploie des procédés qui ne diffèrent pas, en nature, de ceux de Bossuet ou de Hegel. Elle a recours à des concepts, comme

philosophie de l'histoire en Allemagne, la sociologie en Angleterre et en France, prétendent être une connaissance de ce type : une science saisissant les relations entre le fait historique, la loi et les règles qui guident le jugement. L'origine de la première de ces sciences s'est trouvée dans l'idée chrétienne qu'il existe une cohérence interne régissant l'éducation progressive qui s'accomplit dans l'histoire de l'humanité. Clément d'Alexandrie et Saint Augustin préparèrent cette idée, Vico, Lessing, Herder, Humboldt, Hegel la portèrent à son achèvement » (*Introduction*, 116-117); I, 89-99 : « De nulle autre partie de la métaphysique on ne peut, aussi clairement et simplement qu'à propos de la philosophie de l'histoire, démontrer que ses racines plongent dans le vécu de la religion et que, détachée de cet ensemble, elle se dessèche et se décompose. L'idée d'un plan unitaire de l'histoire, l'idée d'un projet d'éducation que Dieu y accomplirait, a été produite par la théologie » (*Introduction*, 127-128). >

1. I, p. 100-101. < I, 100-101 : « Les formules qui établissent une connexion réunissant l'individu au tout historique – justes quand elles expriment le sentiment personnel de cette connexion – entrent en contradiction avec ce qu'éprouve le bon sens quand elles dissolvent toutes les valeurs de la vie dans une unité métaphysique se déployant au sein de l'histoire. Ce qu'un homme, dans la solitude de son âme, luttant avec le destin, éprouve dans la profondeur de sa conscience, cela n'existe que pour lui, et non pas pour le procès de l'univers, ni pour un quelconque organisme de la société humaine » (*Introduction*, 120). >

2. I, p. 33-34. < I, 33 : « La présentation de l'unité vitale individuelle et psychologique est la biographie (...). La biographie présente le fait historique fondamental à l'état brut, dans sa totalité, dans son effectivité » (*Introduction*, 49-50). >

3. I, p. 90 sqq. < I, 90 : « Condorcet et Saint-Simon furent les précurseurs, Comte le fondateur de cette science globale de la société, Stuart Mill son logicien, et c'est dans l'exposition détaillée de Herbert Spencer qu'elle commence à se défaire des fantaisies qui avaient animé sa tumultueuse jeunesse » (*Introduction*, 117). >

si des concepts pouvaient épuiser la diversité du devenir. Elle formule des généralisations rapides et vagues, comme la loi des trois états : celle-ci n'est nullement vérifiée par les faits, et même si elle l'était, elle ne suffirait pas à justifier un ordre de valeurs.

La sociologie manque au principe même de la science positive, à savoir l'analyse. *Il n'y a pas de science qui porte directement sur le tout* : les sciences sociales se sont constituées en isolant les totalités partielles incluses dans la société. L'école française de sociologie rappelle toujours la nécessité de rapprocher les diverses sciences sociales, pour leur donner conscience de leur solidarité. Dilthey proclame, lui aussi, cette interdépendance des études sociales, mais afin de condamner la sociologie. Sans doute, les propositions abstraites des diverses sciences ne sont vraies que dans leur rapport au réel¹, elles doivent être mises à leur place dans le tout qu'elles explorent des divers points de vue, mais si une telle synthèse est indispensable, c'est que l'analyse préalable l'est également. Et, dans ce cas, il n'y a pas de sociologie au sens de Comte ou de Spencer, puisque celle-ci rompt avec la démarche constitutive de la science positive, l'isolement d'un système².

Dans ces conditions, pour devenir une science, la sociologie doit isoler une partie de la réalité sociale encore inexplorée. Et Dilthey était peu sensible, en cette matière, aux arguments théoriques. S'il doit y avoir une science des « formes » sociales, selon la conception de Simmel (a), c'est par la recherche concrète et non par le raisonnement qu'une telle discipline s'affirmera³.

La critique de la raison historique ne se borne pas à condamner. De la philosophie de l'histoire ou de la sociologie, elle reprend les intentions légitimes : rapprocher les diverses sciences morales, dégager leur unité en une synthèse qui soit immanente aux sciences elles-mêmes et non extérieure, comme dans les tentatives de la sociologie, ou transcendante, comme dans la philosophie de l'histoire. Mais on objectera que cette fois la transposition n'est pas possible. Comment la science positive, analytique par définition, rejoindrait-elle la totalité? Objectivement la totalité ne saurait être que le but d'efforts convergents. C'est par cheminement que la science s'approche de ce terme

1. I, p. 113. < I, 113 : « C'est seulement dans leur relation à la réalité où sont contenues leurs propositions abstraites que réside la vérité des sciences. Ce n'est que dans la mesure où cette relation est intégrée dans leurs propositions que celles-ci s'appliquent à cette réalité » (*Introduction*, 146). >

2. I, p. 94-95. < I, 94-95 = *Introduction*, 122-124. >

3. I, p. 420-423. < I, 420-423 = *Introduction*, 515-517 (Addition manuscrite, intitulée *Sociologie*). >

ultime. La volonté de le saisir d'un coup est spécifiquement métaphysique.

En un sens, telle est bien la pensée définitive de Dilthey. Mais celle-ci, considérée en elle-même, ne marque pas une abdication, elle traduit une certaine intuition du réel. Toute philosophie de l'histoire a pour résultat de subordonner les moyens aux fins, c'est-à-dire l'évolution aux buts qu'on lui assigne. Or, à cette dévalorisation du passé s'opposait le sens historique, ou même le sens humain de Dilthey. A tout âge, à tout être, il reconnaissait une valeur unique, irremplaçable. L'enfance n'est pas seulement préparation de la maturité, elle a une signification propre¹.

D'autre part, dans la théorie nouvelle, les sciences morales renoncent à poursuivre l'achèvement dans la direction de l'objet. La totalité perd le caractère objectif qui la rendait inaccessible : peut-être est-elle donnée dans la structure même de la vie, peut-être est-elle présente dans les sciences elles-mêmes ?

La critique est donc bien héritière de la philosophie de l'histoire, elle tend vers la totalité sans renoncer à être positive. Elle écarte la sociologie, sans négliger la synthèse des sciences morales. L'unité n'est pas au-delà des résultats partiels, mais à leur source même, dans l'esprit qui devient à travers le temps et prend conscience de lui-même par la science historique.

III

PSYCHOLOGIE ANALYTIQUE ET PHILOSOPHIE DE LA VIE

La longue étude intitulée *Ideen einer beschreibenden und zergliedernden Psychologie*, parue en 1893, dix ans après l'*Introduction*, apporte une première solution au problème du « fondement » des sciences morales (a). La psychologie nouvelle aurait constitué une partie essentielle du tome II de l'*Introduction*.

En dépit de sa signification intrinsèque, cette étude ne doit pas être interprétée isolément. Elle est l'aboutissement d'un long travail antérieur qu'on ne saurait négliger. Les travaux sur la pédagogie et la poétique nous aident à comprendre en quel sens

1. On trouve déjà l'idée dans *Der junge Dilthey*, p. 141. < *Journal du jeune Dilthey*, 8 février 1861 : « Édifiant. Il est à craindre que la moitié de notre vie ne soit une préparation pour l'autre moitié. Il faut s'arrêter à la maxime qu'il ne s'agit pas là à vrai dire d'une simple préparation, mais que chaque élément possède en soi-même une valeur suffisante. » >

la psychologie aurait pu résoudre les problèmes de la philosophie morale.

De plus, la psychologie analytique est partie d'une doctrine nouvelle, qui n'a jamais été exposée intégralement par Dilthey. De courts articles, parus vers la même époque, en donnent une idée. En dépit de son inachèvement, cette philosophie doit trouver place dans notre exposé, car elle seule permet d'interpréter exactement la pensée de Dilthey.

Les *Ideen* seront donc au centre de notre analyse. Nous utiliserons, pour compléter ce texte, tous ceux de la même période. La psychologie analytique existe surtout en vue des sciences de l'esprit. Et elle nous entraîne, au-delà, vers une philosophie de la vie.

1. Critique de la psychologie constructive

L'idée d'une psychologie renouvelée, qui ferait l'unité des sciences de l'esprit, ou du moins qui serait pour elles un auxiliaire indispensable, remonte au début de la carrière de Dilthey. Lui-même a indiqué que, dès son article sur Novalis¹ (1865), il parlait d'une *Realpsychologie*. Dans l'*Introduction*, il faisait allusion à la nécessité d'une psychologie descriptive qui prît pour objet l'homme total².

En effet, avant d'apercevoir nettement cette psychologie vraie, il concevait du moins à quelles exigences elle devait répondre, pourquoi la psychologie dite scientifique et expérimentale ne suffisait pas. Une connaissance authentique ne peut se borner à l'analyse des « fonctions » de l'âme, des « formes » de la vie mentale³. Car les sciences morales s'intéressent aussi et surtout aux

1. *Erlebnis und Dichtung*, Leipzig, 1906, p. 240-245. < *Erlebnis und Dichtung*, 240-241 : « Le problème du monde se résout pour nous, dans la mesure où il peut être résolu, par l'intuition de notre intériorité. Le phénomène le plus extraordinaire, le phénomène éternel, c'est l'existence propre. Le plus grand secret, c'est l'homme lui-même. Mais la science qui a affaire avec ces phénomènes suprêmes est la psychologie concrète (*Realpsychologie*) (...). Qu'est-ce que la psychologie concrète (*Realpsychologie*) ? Une psychologie qui entreprend d'ordonner le contenu de notre âme, de le saisir dans ses dimensions de cohérence, de l'expliquer autant qu'il est possible. » >

2. I, p. 32-33. < I, 32-33 = *Introduction*, 48-49. >

3. V, p. 156. < V, 156 : « La psychologie explicative est née de l'analyse de la perception et du souvenir. Ont constitué son noyau dès le début les sensations, les représentations, les sentiments de plaisir et de peine, considérés comme ses éléments, ainsi que les processus intervenant entre ces éléments, en particulier le processus d'association, auquel s'ajoutèrent ensuite, comme autres opérations explicatives, l'aperception et la fusion. Aussi n'a-t-elle nullement pour objet la